

Après l'Artois sa compagnie fut envoyée sur la Somme en 1916, sur l'Aisne en 1917 là où se préparaient les tentatives de percées des lignes allemandes. La première eut un succès limité, la seconde fut un grave échec.

Peu après la guerre Papa nous emmena en auto tous les quatre au Chemin des Dames et à Verdun. Les forêts étaient réduites à des troncs d'arbres calcinés; on voyait pointer au dessus du sol des ossements humains. Quand j'ai visité le champ de bataille de Verdun avec ma promotion en 1925 ou 1926, le spectacle était à peine différent; la verdure commençait tout juste à cacher les plaies.

Pendant ces trois années au front, mon père fut successivement décoré de la Croix de Guerre et de la Légion d'Honneur, et il fut promu capitaine.

Arriva l'été de 1917; il allait avoir quarante cinq ans et ses trois enfants lui donnaient droit à ce qu'on pourrait appeler une majoration d'ancienneté. Il fut donc retiré des unités combattantes et affecté à un poste militaire administratif à Marseille, enfin hors de danger.

Un jour au lycée, un de mes camarades me dit que mon père était un embusqué (on désignait ainsi les militaires qui n'étaient pas aux Armées, sous-entendu grâce à un passe-droit). Je fus pris d'une colère subite qui me surprit moi-même et je l'ai battu sans doute consciencieusement, mais je garde surtout le souvenir de mon étonnement devant la poussée de violence que je ressentis soudain.

\*\*\*\*\*

qui venait elle aussi se mettre au service des blessés.

\*\*\*\*\*

En 1915, René prit à son tour le chemin de l'école. Nous y allions avec d'autres gamins sous la garde d'une pauvre vieille dame si falote qu'elle n'avait sur nous aucune autorité. Puis, assez tôt, Maman nous laissa aller et venir seuls.

Nous avons toujours joui d'ailleurs d'une grande liberté, un peu parce que'on nous jugeait raisonnables, beaucoup parce que nos parents étaient vraiment très libéraux. Mais toute notre famille marseillaise se comportait à peu près de même. On nous laissait parler librement à table alors qu'ailleurs les enfants avaient seulement le droit de répondre aux questions qu'on leur posait. C'était sûrement le cas chez notre lointain oncle Roger Malcor, officier, fils et petit-fils d'officiers. Un jour où il déjeûnait chez nous, comme Maman s'excusait d'attendre pour nous mettre à table que René soit arrivé, il manifesta fort sèchement sa réprobation.

Nos parents nous faisaient confiance : quand j'ai perdu un billet de cinq francs, somme importante alors, du moins à mon échelle, non seulement je n'ai pas été suspecté de l'avoir volé, mais je n'ai pas été grondé. En fait je ne me souviens pas d'avoir jamais été puni.

Ceci dit, je ne voudrais pas donner à penser qu'il n'y avait jamais de heurts entre nos parents et nous, mais je ne me souviens que d'un très petit nombre. Un soir où mon père m'a rencontré dans la rue alors que je rêvais à je ne sais quoi et en sortant

Emma avait été très jolie, la beauté du diable, disait-on. A quarante-six ans, elle apparaissait laide et fripée à mes yeux d'enfant de neuf ans; sur ma mère plus jeune seulement d'un an, je ne portais pas du tout le même jugement.

Emma avait un esprit très caustique et elle se plaisait à le montrer. En vieillissant, elle devint de plus en plus cruelle et comme elle visait juste, ses critiques acerbes faisaient mal. Personnellement, je n'ai pas eu à me plaindre d'elle; je ne l'intéressais sûrement pas. Mais je l'ai vue ridiculiser tout son entourage, à l'exception de quelques très rares privilégiés (son mari en particulier).

Elle était très dure pour ses domestiques, au moins en paroles, et les traitait souvent d'idiotes. Heureusement en actes elle était plus charitable et en tout cas elle les gardait longtemps. C'étaient le plus souvent de pauvres créatures, comme cette Léonide dont j'ai parlé qui se coulait le long des murs; d'autres avaient de la répartie, comme une certaine Rose Dedieu, personnage haut en couleur, marseillaise typique, dont Juliette se moquait sans arrêt, mais qui lui répliquait sans se décontenancer. Vint un âge où Emma devint une zélatrice des Jésuites. Le Père Eymieu, le Père Valentin, qui à l'époque avaient une véritable notoriété, venaient la voir régulièrement. Elle n'a sûrement pas appris auprès d'eux à devenir plus indulgente pour son prochain.

\*\*\*\*\*

D'une façon générale, une prudente réserve n'était pas le trait

dans l'Armée de terre. Cela semble avoir posé des problèmes de principe, mais grâce à l'appui des deux généraux Malcor, ses oncles, il obtint satisfaction. On le versa dans l'arme du Génie, et en sa qualité de marin on l'affecta à un régiment de pontonniers au motif que ceux-ci ont à construire entre autres des ponts de bateaux!

Après quelques semaines d'entraînement à Marseille en Beauvaisis où il s'initia au lancement de ponts sur l'Oise, il fut envoyé au front d'Artois pour y pratiquer la guerre des mines. Les compagnies de sapeurs du Génie étaient affectées à des régiments d'infanterie. C'est ainsi que la sienne fut un temps détachée auprès d'un régiment anglais. La cohabitation n'était pas facile : de part et d'autre il n'y avait guère d'hommes bilingues. Mon père nous a souvent dit que ses sapeurs étaient persuadés que les Anglais connaissaient le français mais faisaient semblant, par mauvaise volonté, de ne pas le comprendre. La compagnie cantonna dans divers villages alors tristement célèbres : Carency, Notre-Dame de Lorette sur les hauteurs qui dominant la plaine de Lens. Cette guerre souterraine qui se faisait aux avant-postes était à la fois très pénible et très meurtrière. Mon père racontait avec humour que ses hommes, le voyant prendre beaucoup de risques, disaient qu'il devait être malheureux en ménage pour s'exposer ainsi. Après la guerre, il m'envoya le représenter à une cérémonie du souvenir qui eut lieu dans l'immense cimetière de Notre-Dame de Lorette.

de l'ombre m'a fait peur exprès, je le lui ai vivement reproché. De même au cours d'un déjeuner où Maman arborait un ruban noir autour de son cou - c'était alors la mode et je l'abhorrais - elle s'est moquée de mon horreur pour cet ornement. Je suis sorti de table furieux et sanglotant. Il a fallu que la charitable tante Suzanne vienne me consoler et me décide à revenir dîner.

Ces anecdotes montrent que je supportais mal les moqueries. Mon père s'est fâché un jour parce que, dans le style des injures que se lançaient les héros d'Homère, j'avais traité René de "fétu". Il avait compris "faetus" et j'ai eu quelque peine à me justifier. Je me demande encore si faetus est plus désobligeant que fétu.

Tous ces exemples montrent que les conflits entre nos parents et nous étaient de minime importance.

\*\*\*\*\*

Pour les vacances de 1915, il n'était pas question de voyager loin ni de vivre à l'hôtel. Les Rolland nous donnèrent l'hospitalité dans leur "campagne" située à Saint-Henri dans la banlieue nord de Marseille. En Provence, une "campagne" c'est une maison de maître avec jardin située non loin de la ville.

Nous y avons aussi passé les deux étés suivants et nous nous y sommes bien plus, René et moi; nous n'y avons jamais manqué d'occupations. Certes nous ne faisons que côtoyer nos cousins et cousines Rolland : Juliette, Suzanne, Henri et Marcel dont les âges s'étageaient en 1915 entre vingt et seize ans. A juste titre, ils ne s'intéressaient guère à nous qui avions alors neuf et sept

ans respectivement et nous le leur rendions bien. Nous ne les retrouvions guère qu'aux repas qui se donnaient souvent en plein air.

La Monjarde a été abondamment décrite en prose et en vers par Paul puis Henri Rolland. Je l'évoquerai moins poétiquement mais assez en détail car j'y ai connu de bien bons moments.

La maison elle-même était une bâtisse d'un seul étage ,dépourvue de tout caractère, mais de la pièce du fond qui faisait salon et qui était éclairée par plusieurs fenêtres, on avait une vue magnifique sur la baie de l'Estaque et les collines du Rove. Ce salon était meublé dans le style du XVIIIème siècle et la bibliothèque contenait beaucoup de livres de cette époque, notamment l'édition de la Grande Encyclopédie imprimée à Neufchâtel, qui se trouve maintenant chez Patrick. Nos fauteuils cannés viennent aussi de ce salon ainsi que notre glace Directoire. Il s'est révélé par la suite que, contrairement à la tradition familiale, les fauteuils sont des copies faites au XIXème siècle. Au rez-de-chaussée, les pièces étaient en enfilade. On montait à l'étage par un escalier dont la rampe portait à sa partie inférieure la tête de nègre qui se trouve maintenant chez nous. L'éclairage des chambres était assuré par des lampes Pigeon que l'on montait le soir et qui éclairaient si peu qu'on ne pouvait lire au lit. Les araignées ne manquaient pas et terrifiaient nos mères et nos cousines. De temps à autre, des punaises faisaient une sortie en masse; ce fait, pourtant certain, était dans les dernières années contesté par les survivants de la famille Rolland.

L'unique cabinet se trouvait à l'étage. On s'y asseyait sur

une sorte de coffre percé d'un trou rond qu'on bouchait après usage par un couvercle de bois. Les ordures tombaient au niveau du rez de chaussée dans un réceptacle à l'air libre. Cet air libre ne sentait pas bon, mais il n'y avait pas de fenêtres sur la façade arrière de la maison, de sorte que l'odeur s'en allait se perdre dans les champs.

Dans le prolongement de la maison de maître se trouvait le logement du métayer, puis l'étable, mais une chapelle que l'on disait remonter à Anne d'Autriche séparait les bourgeois des prolétaires.

Un peu en contrebas de la maison un jardin à la française s'étendait vers l'ouest jusqu'à une terrasse qui surplombait au premier plan les voies ferrées, mais d'où on découvrirait au delà une vue splendide sur la baie de Marseille et au fond la chaîne de Marseille Veyre. De petits sentiers bordés de petits buis menaient à un petit bassin toujours à sec. A droite se trouvait comme il se doit une rangée de cyprès jointifs qui protégeaient le jardin contre le vent du Nord, le mistral. On jouait au croquet et aux boules dans l'allée des cyprès. Un mur de soutènement d'environ quatre mètres de haut séparait les cyprès d'une prairie en contrebas. Nous aimions beaucoup sauter de cette hauteur. La terre au dessous était molle, et personne ne s'est jamais blessé; nos mères n'aimaient pas cet exercice, mais elles nous laissaient faire. Dans ce pré en contrebas, il y avait beaucoup de cerisiers; malheureusement, les cerises étaient généralement mûres entre Pâques et la Pentecôte, c'est à dire en dehors des périodes où nous venions parfois pour la journée à Saint-Henri.

Au bout du pré prospéraient quelques très beaux platanès comme on en voit en Provence là où l'eau est abondante. Il était possible d'y grimper fort haut.

Le portail d'entrée se trouvait à l'autre extrémité de la propriété. Une assez longue allée y menait, partant de la maison. Elle était bordée de vieux petits oliviers. A gauche, un petit mur de soutènement en pierres sèches la séparait d'un pré; le long de ce mur poussaient des câpriers. Près du portail se trouvait une petite pinède - dont quelques arbres étaient des pins pignons assez productifs. Je garde bien le souvenir de leurs petites amandes au parfum de résine. Les pignons qu'on achète à Paris n'ont pas ce goût merveilleux.

Le pré à gauche était planté de figuiers à figues vertes et de jujubiers. Je crois bien n'avoir pas mangé de jujubes depuis 1924. C'est un fruit petit et peu savoureux mais agréable.

A droite de l'allée des oliviers, tout près du portail, il y avait un bassin. La propriété était alimentée en eau par une dérivation du "canal" venant de la Durance. Nous pêchions des poissons rouges dans ce bassin avec des hameçons faits d'une épingle pliée. J'en ai sorti un jour notre camarade de jeux, le fils d'une domestique nommée Léonide. Je ne crois pas qu'il se serait noyé, mais on m'attribua le mérite de ce sauvetage supposé. De ce côté droit de l'allée des oliviers, le terrain descendait en pente assez raide vers un troisième pré qui se trouvait au pied de la terrasse dont j'ai parlé déjà. Il y avait là encore des arbres fruitiers. On y cueillait en particulier des figues noires délicieuses toutes confites dont la chaleur de l'été exaltait le goût.



Je reviens à l'année 1914.

Maman se réinstalla avec nous dans l'appartement de l'avenue du Prado dont le bail, heureusement, n'avait pas encore été résilié. Pendant trois ans, nous n'avons vu notre père qu'à l'occasion de rares et brèves permissions.

Maman passa quelques jours avec lui à Versailles au moment de son incorporation puis un peu plus tard à Marseille en Beauvaisis.

Les ressources du ménage étaient réduite à la délégation de solde de mon père. C'était peu par rapport au revenu des années précédentes; il fallut certainement se restreindre mais je ne sais si j'en ai été conscient. Je me demande notamment si nous avons gardé deux bonnes à notre service, comme c'était alors l'usage même dans des familles peu argentées et dans l'affirmative quand nous sommes revenus à la normale.

Par contre, les restrictions alimentaires nous furent sensibles le pain, le sucre furent rationnés, d'autres produits aussi sans doute; mais ce ne fut que peu de chose par rapport à ce que nous avons connu 25 ans plus tard. Ma grand-mère faisait bouillir les figes sèches pour obtenir un liquide sucré! C'est à cette époque que par un fâcheux esprit de contradiction je me suis mis à consommer beaucoup de sucre.

Maman nous devint d'autre part moins présente car elle passa une partie de son temps dans un hôpital militaire comme infirmière bénévole. Sa soeur Suzanne exerça à temps plein la charge d'infirmière major et nous vîmes arriver d'Egypte Corinne Amic

Comme autres attractions, la Monjarde offrait un court de tennis où nous avons fait nos premières armes, un puits ombragé par un lilas dont l'eau était très bonne et une tortue qu'on disait centenaire, qui, certaines années, disparaissait et reparaisait de façon imprévisible.

Pas une seule fois je n'ai fait de promenade en dehors de la propriété. Aujourd'hui encore, je ne connais pas ces collines pierreuses où Cézanne a bien souvent planté son chevalet.

Nos cousins possédaient un petit canot dénommé Midinette qu'ils amarraient à un quai de l'Estaque et ils faisaient de temps en temps un tour en mer. Après un premier essai où le mal de mer nous mit dans un triste état on renonça à nous emmener et je n'en fus pas fâché.

\*\*\*\*\*

Sitôt de retour à Marseille, il fallut trouver moyen d'éviter l'envoi de notre Fraulein dans un camp de concentration. La famille réussit, je ne sais comment, à l'embarquer sur un navire espagnol. Nous n'en avons jamais eu de nouvelles mais on peut espérer qu'elle a réussi à regagner l'Autriche.

Du fait de la déclaration de guerre la carrière de mon père se trouva brisée. Il venait tout juste d'être nommé directeur du bureau parisien d'une société commerciale de Marseille (Mr Estier) et avait loué déjà un appartement rue de la Muette. En raison des circonstances, la création de ce bureau fut annulée. Il fallut résilier le bail de l'appartement.

Mon père avait alors quarante deux ans. Ayant le brevet de capitaine au long cours, il était officier de marine de réserve. La Marine Nationale ne mobilisa pas tout de suite les officiers de réserve de cet âge. Il décida donc de demander à être admis